

Lundi 23 janvier

Le baron Empain a été enlevé. Edouard-Jean Empain.

Je ne sais pas qui c'est.

Baron. J'imagine qu'il a le fric de la rançon.

En tout cas, ce soir, il est la star du journal télévisé d'Antenne 2. Une star en danger.

Ce freluquet de Patrick Poivre d'Arvor donne l'impression qu'il vient d'enterrer sa mère.

Quant à la mienne, elle est catastrophée. Je m'en étonne. N'a-t-elle pas d'autre sujet d'apitoiement que ce baron célèbre.

– Dans quel monde vivons-nous, se lamente-t-elle.

Dans le même monde qu'il y a dix ans, pensé-je. Sauf que tu n'as plus la santé et que je m'ennuie comme jamais...

Patrick Poivre d'Arvor s'interroge sur la nature du rapt. À l'italienne ou à l'allemande?

Je choisis une soirée à l'anglaise. Je laisse ma mère dans son fauteuil et je regagne ma chambre pour boire une bière, fumer un joint et écouter le *Clash*.

London's burning with boredom now!

Vraiment?

Si tu t'ennuies à Londres, c'est que tu ne connais pas mon quartier.

Vendredi 27 janvier

La vie, je la vois s'étendre devant moi à l'infini. Un peu comme un désert. J'avance pendant une journée, deux, trois, cent, avec la sensation d'une traversée immobile. À un caillou près, rien ne diffère vraiment de la veille ; le paysage n'a pas changé. L'adolescence s'éternise, mais j'ai la sensation qu'il est trop tard... Est-ce par paresse que je me laisse flotter chaque jour ? Par manque d'idée ou de force ? Mes amis qui bombent le torse avec le sourire ignorent-ils que les efforts qu'ils sont prêts à fournir sont vains ? Ou au contraire de moi, ont-ils un plan B, qu'ils gardent secret ?

– Tu fais chier. Faut décaler, m'assure Stéphane, assis à mes côtés sur le dossier de notre banc préféré, ses mots formant des nuages blancs dans l'air d'hiver. Faut décaler nos situations, tu sais le faire quand tu te lâches. Décale, et tu verras que t'as des préoccupations à la con. Risibles. Dingues, même.

Il se vrille la tempe de l'index, secoue sa petite tête frisée, « ses poils de cul en guise de cheveux », comme il dit.

– T'es même pas encore majeur !

Il profite de ses deux ans de plus pour me faire la leçon.
Il me tend son pouce maigre :

– Faut suivre une seule règle : profiter un max. Ah non, y'en a deux : ne jamais se crever la peau pour un patron, ni essayer de devenir patron soi-même. En fait, j'ai une troisième règle : il faut aussi se foutre du temps qui passe. Le temps, ça n'existe pas. J'étais là y'a des siècles, peut-être déjà avec toi, et on sera encore potes dans un million d'années...

Je m'abstiens de lui avouer que cette seule perspective ne suffit pas à me reconforter. Car Stéphane Palby est susceptible. Et vit parfois sur un autre « plan astral ». Stéphane donne dans le paranormal et l'ésotérisme, la vie antérieure et l'ovni, et fournit souvent l'occasion à son entourage de mettre sa susceptibilité à rude épreuve. Je n'aime pas que l'on mette Stéphane à rude épreuve, mais c'est comme ça. Il le cherche quand même un peu. Ce soir, malgré le froid et mon humeur maussade, il décolle à nouveau pour un univers où les extra-terrestres sont rois. Son anorak marron fermé jusqu'au menton, il pointe du doigt un groupe d'étoiles dans le ciel glacé. Il veut que je repère Altaïr, la plus brillante. Il raconte la constellation de l'Aigle qui, d'après lui, a abrité les ancêtres des Terriens...

La musique nerveuse de sa voix suffit à me faire du bien, à me remonter le moral en flèche. Je me lève pour lui faire face, tandis qu'il rappelle à présent que nous n'utilisons qu'une infime partie de notre cerveau et que nos pouvoirs libérés feraient le bonheur global du monde. Je suis maintenant tout à fait bien. J'interromps sa conférence, pour le plaisir. Dans

l'espoir de le voir s'agiter davantage, je raisonne : si ces créatures venues d'ailleurs ont donné naissance à l'humanité, et que leur stade d'évolution nous relègue au rang de lombrics, pourquoi ne nous ont-elles pas appris à utiliser la cervelle tout entière, depuis le temps ? C'est le genre d'objection qui n'ébranle en rien ses certitudes. Il me considère avec consternation, semble hésiter à m'éclairer ; ce soir, il y renonce. Il se lève aussi.

- Ça caille trop, et t'es trop con, je rentre.
- Tu viens pas avec moi au concert ?
- T'y vas comment ?
- À pinces.
- Mon cul. Me taper cinq bornes dans le froid pour voir jouer des blaireaux inconnus ?
- C'est Starshooter...
- Stars mes couilles.
- C'est un groupe punk plutôt drôle, je suis sûr que ça va te plaire...

Stéphane balaie la proposition d'un revers de main.

– Y suffit pas de porter des futals fluo et de se planter des épingles à nourrice dans le derche pour faire de la bonne zique. J'ai pas attendu Starshooter pour avoir les cheveux courts, et un vrai punk, si tu veux mon avis, il s'en branle du look. Je suis plus punk que vous.

– On n'est pas vraiment punks, objecté-je.

Et Stéphane non plus. Du moins sur le plan vestimentaire. Les années quatre-vingt ne sont plus si loin et il arbore sans honte des pantalons de velours pattes d'éléphant, des sous-pulls acryliques et des chemises « col pelle à tarte » que

même mon père n'aurait pas osé porter. Si on évoque son indifférence à la mode, il répond qu'il a adopté le « no look », sa façon de clamer chaque jour qu'il n'est pas un mouton. Il ne manque d'ailleurs jamais de me rappeler à quelle vitesse nous sommes passés des cheveux aux épaules au balai-brosse sur le crâne. Il a suffi que Myriam revienne l'été dernier de chez sa correspondante Anglaise avec une jupe panthère et le single des Sex Pistols sous le bras pour que le coiffeur du quartier renoue avec les bénéfiques. Je suis d'accord avec Stéphane sur ce point, nous sommes influençables ; et lui fait preuve de caractère. Cependant, j'aime trop la musique pour me laisser séduire seulement par les apparences. Starshooter est un groupe intéressant, au rock énergique et caustique, et j'aimerais beaucoup que Stéphane vienne vérifier.

– Allez, on va se marrer.

– Tu rêves. Ça pèle trop pour marcher j'te dis. J'préfère encore me branler devant *Des Chiffres et des Lettres*.

Il n'y a que lui pour employer de telles images. Il me fait un clin d'œil, heureux que celle-ci me fasse rire. Et puis il ajoute :

– Je vais m'fumer un pétard et regarder la télé avec mes parents. Y'a Giscard le connard qui doit parler ce soir...

– Ça va être bien gonflant.

– Peut-être, mais ce sera chauffé.

Je le raccompagne en bas de sa tour. J'insiste encore un peu, pour la forme, sachant que Stéphane Palby ne change jamais d'avis.

Sans se retourner, il me fait un signe de la main dans la cage d'escalier, s'apprêtant à gravir les quelques marches qui l'éloignent d'un monde impitoyable. Et moi je quitte notre quartier de Haut-Radieux pour entamer ma randonnée solitaire vers la ville.

Samedi 28 janvier

Il fait encore nuit? Il me faut un certain temps pour comprendre que je me suis endormi, allongé contre la vitrine de la boucherie. Le centre commercial à ciel ouvert est veillé par la seule enseigne de la supérette UNA. Je veux consulter ma montre. Elle n'est plus à mon poignet. Je me redresse, m'adosse à la vitrine. Je tâte les poches de mon blouson et de mon jean. Mon portefeuille a aussi disparu, ainsi que mes cigarettes et mon Zippo... Mais j'ai mes clés, et ce n'est pas rien. Je ne m'imagine pas sonner chez moi, réveiller ma mère. Ce serait le bouquet.

Cette nuit est sans pitié pour les vertébrés inadaptés. J'ai tout perdu ou je me suis fait dépouiller? Des bourrasques coupantes traversent le centre commercial au ras du carrelage. Je remonte la fermeture de mon faux flight-jacket. Comment ai-je pu m'endormir dans ce froid? Je me lève, m'époussette et me mets en marche, engourdi, puis à grandes enjambées.

Deux cents mètres plus loin, après avoir traversé le hall des « Passereaux », j'ai une vue panoramique sur trois tours et deux

immeubles de quatre étages dont quelques fenêtres luisent déjà, ou encore. Dans la dernière ligne droite, mains au fond des poches, j'entreprends de chasser de mon esprit les points négatifs de la soirée pour me concentrer sur le plaisir éprouvé en ville ce soir. Starshooter m'a fait forte impression. Leur concert était drôle et carré; c'était bon d'entendre chanter en français sur la musique énervée que j'aime. Dans ce bar de la vieille ville où nous avons commenté le concert jusqu'à la fermeture, j'ai abusé de la bière. Sur le trottoir, j'ai abusé des joints, et je crois avoir glorifié Starshooter plus que nécessaire...

Alors que je ne suis plus qu'à trente mètres à peine de mon hall, je stoppe net.

Deux ombres sont penchées sur la portière de la Oldsmobile du père de Lili, une copine. Cette bagnole, c'est l'attraction des gamins, un paquebot doré au compteur gradué en miles et dont le coffre dépasse de deux mètres celui des tristes modèles français alignés sur le parking. Ce ne sont pas les parents de Lili auprès de leur voiture américaine. Et j'ai le réflexe stupide de faire « Hé! ».

Les deux voleurs présumés ne détalent pas comme je l'espérais. Ils s'approchent au contraire, et je sais bien que ce n'est pas pour faire connaissance. Ils s'exposent sous l'éclairage public sans craindre d'être identifiés.

À eux deux, ils n'ont pas quarante ans. J'en connais un; un loubard à l'ancienne et à bec-de-lièvre, plus dénué d'empathie qu'une méduse, qui a distribué les coups de boule devant le lycée durant toute l'année scolaire. Ça se présente mal. Il relève le col de son perfecto en chaloupant vers moi. L'autre

n'est pas plus engageant : petit mais affûté dans son teddy à manches en skaï, banane blonde frisée qui n'est pas de nature à lutter contre la gravité et pendouille sur son front.

Il jette son mégot d'une pichenette et c'est lui qui parle le premier :

– 'Tain, t'es réveillé toi ?

Je lève les mains en signe d'apaisement. J'envisage l'option « course frénétique », mais je reste planté là, le bas-ventre froid et une soudaine et terrible envie de pisser.

Le petit lève le poignet et regarde ostensiblement sa montre avec un sourire tordu. Cette montre, c'est ma Lip. J'imagine qu'il a aussi les vingt francs que contenait mon portefeuille, et que ce sont mes clopes qu'il fume.

– Y'a à peine un quart d'heure tu pionçais, pédé. On n'a pas voulu te réveiller. On a trouvé ça marrant...

– C'est pas cool, je...

– Ferme ta gueule, m'ordonne « Bec de lièvre » en me pointant de l'index.

Il sort une sans filtre de son paquet de Gauloises et l'allume avec mon Zippo. Il tire une longue taffe, me la souffle au visage. L'autre a passé ses mains derrière sa nuque, genre échauffement. Ils prennent tout leur temps. Deux chats de gouttière qui se partagent une souris aculée.

– On a failli t'tirer tes creepers, mais elles sont vraiment trop crades... poursuit « Bec de lièvre ».

– T'as pas honte, renchérit le petit, de t'trimballer avec des grolles aussi pourries ?

« Bec-de-lièvre » relance le sketch :

– Si on t’a pas maravé, c’est parce que t’es le p’tit ami d’Eddie...

– Eddie qui ?

– Cochran, ma salope.

Il fait siffler un rire pareil à un pneu qui se dégonfle. Son copain le teigneux me confirme qu’Eddie Cochran est pour eux sacré, et que c’est effectivement mon amour pour lui qui les a incités à la clémence. Ils se marrent de concert. Je ne comprends rien et j’ai peur. Qu’est-ce qu’Eddie Cochran vient foutre là-dedans ?

« Bec-de-lièvre » passe de l’amusement à la haine. Il me saisit par les cheveux.

– Ta coupe de hérisson, là, ça plairait pas à Cochran. C’est pour faire punk ou parce que t’es pédé ?

Son haleine est un mix de Malabar et de tabac brun. Il me repousse brusquement et je titube de deux ou trois pas en arrière, évitant de justesse de tomber.

Je lève encore les mains, et je m’en veux d’être aussi lâche, mais je pense à mes dents. Pour les sauver, je suis prêt à rentrer entièrement nu chez moi.

« Bec-de-lièvre » exulte, jouit de sa puissance. Il me fait signe d’approcher en repliant plusieurs fois ses doigts contre ses paumes :

– Tu veux récupérer ton larfeuille et ta montre ? Viens, viens...

C’est alors qu’à une centaine de mètres derrière eux, une silhouette sort de l’obscurité en passant sous un lampadaire, et puis replonge dans le noir. Mais j’ai eu le temps de reconnaître

Gilles sur le trottoir. A ses jambes arquées de cow-boy, à sa démarche décidée. Les deux loubards sont sur le point de me porter l'estocade, tout à leur projet de violence, et Gilles est à quelques pas dans leur dos. Spencer d'aviateur et jean ajusté, cheveux châtain courts impeccablement coiffés, visage fin aux traits réguliers ; Gilles fronce les sourcils. Il est là. Ma poitrine se gonfle d'espoir. « Bec-de-lièvre » me raille :

– Tu vas te laisser dérouiller comme une gonzesse ?

Gilles a vingt et un ans, quatre ans de plus que moi, et nous habitons le même immeuble. Il est le plus gros fumeur de joints que je connaisse et possède sans doute la plus importante collection de disques de musique black du département. Mais sa qualité première à l'instant présent est sa passion pour le karaté. Depuis l'âge de dix ans, il n'a dû rater que deux entraînements. Hiver comme été, on l'a tous vu enchaîner les katas, torse nu sur les pelouses. Entre nous, on le surnomme « Fleur de Lotus ». Mais à lui, on dit « salut Gilles ». C'est ce que je chevrote, justement :

– Salut Gilles...

Les deux loubards font volte-face, poings levés. Gilles demande ce qui se passe et je m'empresse de l'informer :

– Ils m'ont dépouillé ! Ils allaient me décalquer !

« Bec-de-lièvre » relève à nouveau le col de son perfecto. Le teigneux s'adresse à Gilles, les dents serrées.

– Arrache-toi, Lucky Luke, ou je vais repeindre une bagnole avec ta gueule...

Ce qui suit alors n'a rien à voir avec la scène finale d'un film de Bruce Lee. Il faudrait que ces deux types reçoivent le

renfort d'une douzaine d'amis pour que cela s'avère équitable. Gilles lève le pied si haut, sait si bien faire claquer ses poings comme des coups de fouets, jouer des coudes et des genoux en enchaînant les mouvements avec fluidité, que le combat se résume à une courte danse. Mes deux agresseurs prennent cette danse. Et il est probable que demain, ils ne seront pas reconnaissables. Moi je suis reconnaissant. Tandis que Gilles pousse les deux ensanglantés du bout des baskets, les invite à se traîner hors du quartier vite fait, je le remercie avec les larmes aux yeux.

* * *

Le jour est encore loin. À ma montre fraîchement récupérée, il est 5 h 45. Assis tous les deux sur les marches de notre hall d'entrée, nous fumons un stick de double zéro que Gilles a roulé d'une main sur sa cuisse. Il me raconte sa soirée comme si rien de spécial ne venait de se produire. Il a passé les six dernières heures à deux kilomètres d'ici, dans la cité universitaire, à danser et fumer dans un préfabriqué en lisière du bois où les étudiants Africains et Antillais viennent s'entasser. Gilles use comme toujours d'étranges métaphores. De la description cosmique de ses sensations musicales, à son retour à pied « avec la tête dans les étoiles », je réalise que c'est fumé comme un hareng qu'il a rétamé les deux rockabs.

Son shit est gras, me chauffe les tempes et je sens qu'il va me pousser au lit.

Gilles Fleur de Lotus change de sujet.

– Au fait, t'es au courant de ce qu'il y a écrit au marqueur sur ta gueule?

Déconcerté, je porte par réflexe mes doigts à mon front, à mes joues, et l'interroge du regard.

– Y'a marqué «*Eddie Cochran m'encule*». C'est con, non? Il éclate de rire, tête en arrière, nez au plafond.

Dimanche 5 février

Parce qu'on ne peut pas passer sa journée à écouter de la musique allongé sur le dos en pulsant de la fumée vers le plafond, je suis sorti.

Au centre commercial, personne. Personne sur le banc du terrain de jeux.

Derrière la poste, les frères Pivert font hurler leur Gitane Testi, carénage fait maison en contreplaqué.

Je m'assieds un moment sur le bord du trottoir dans l'espoir que l'un d'eux se casse la gueule.

Jeudi 9 février

« Un jour, tu seras bien obligé de t'habiller autrement, de porter une cravate, d'avoir les cheveux propres, etc. » C'était la chanson de ma mère. Aujourd'hui, elle a pris conscience que les jobs auxquels je suis susceptible d'accéder n'exigent pas d'être tiré à quatre épingles. Alors elle a changé de refrain :

– La guitare, c'est très bien. Mais ce n'est pas ce qui remplira ton assiette, surtout avec le nom de groupe que vous avez choisi...

Elle a ouvert la porte de ma chambre sans frapper et m'a interrompu dans ma lecture de *Best*, au beau milieu d'une critique d'Embareck sur le dernier LP de *Trans Europe Express*. Elle a utilisé le prétexte de me donner le choix du menu de midi, mais maintenant elle me harangue, assise à mon bureau de lycéen devenu inutile, pas encore maquillée ni habillée, hâve, les cernes sombres, un foulard noué sur la tête lui donnant l'air d'une pirate en robe de chambre. Je dois prendre en main ma vie si je veux me faire une situation. M'ouvrir de nouvelles perspectives. Considérer la musique comme un

passer-temps. Envoyer ma candidature en précisant « niveau BAC D ». Me démener...

Il y a trois mois, je me serais levé de mon lit pour passer devant elle sans répondre et sortir prendre l'air. Mais aujourd'hui qu'elle est si malade, alors qu'elle fait l'effort de se tenir debout, à peine sa chimiothérapie encaissée, je ne cherche qu'à la rassurer. N'ai-je pas travaillé deux jours cette semaine? Elle hausse les épaules. Nettoyer la façade d'une boîte de nuit, ce n'est pas un emploi. Je surjoue l'offensé. Je prends les boulots que je trouve. En attendant de l'épater, un jour, bientôt. D'autre part, je n'ai pas choisi le nom de notre groupe. Celui-ci n'est de surcroît pas définitif. Il peut changer d'ici notre premier concert. « *Les mouches à merde* » peuvent devenir « *Les pétales de rose* ». Elle rit. C'est le rire que j'entendais dans son ventre, le cristal de ma petite enfance. Elle vient s'asseoir sur le bord du lit et me prend la main.

– T'as intérêt à devenir une star.

– Une star de quoi?

– Ma star.

Je pose ma tête sur sa poitrine et elle fourre ses doigts dans mes cheveux.

– Lave-les, je t'en supplie.

Le téléphone sonne dans l'entrée. Elle souffle, contrariée que notre tête-à-tête soit interrompu. Moi je souffle intérieurement, sachant qu'elle allait embrayer sur l'hygiène et que, sur ce point précis, j'ai peu d'arguments pour ma défense. Ma mère me donne les moyens d'être « convenable », comme elle dit.

Elle va répondre, et à son ton de miel, je sais qu'elle parle à Nicolas Norine.

Elle l'aime bien, Nicolas Norine. Il est « convenable ». Elle lui laisse toujours le temps de placer son baratin poli. Elle ne l'expédie pas comme les autres. Elle prend de ses nouvelles, et des nouvelles de Zoé aussi. Contre toute attente, elle ne trouve rien à redire au fait qu'à vingt-trois ans, Nicolas est aussi à l'aise financièrement qu'inactif. Son grand-père aurait été l'héritier d'une lignée d'industriels du nord de la France, son père exercerait en Afrique une activité aussi rémunératrice que mystérieuse, et Nicolas vit de ses rentes dans un deux-pièces perché au dernier étage d'une tour située aux portes de Haut-Radieux. Il ne fait rien, à part changer de bagnole et de moto ; mais lui, c'est normal, tout va bien. Sa famille supposée en impose, il est toujours proprement vêtu et s'exprime de façon agréable. Nicolas est « convenable ».

Ma mère serait déçue d'apprendre que Nicolas Norine a des goûts de luxe et le vice chevillé au corps, et qu'il est devenu le dealer de shit le plus actif de la ville.

Je souris de la naïveté maternelle.

– C'est Nicolas pour toi !

Je me pose sur le tabouret pour prendre le combiné.

Je peux voir ma mère mettre la table dans la cuisine.

– Allô majesté, dis-je avec obséquiosité.

– *Allô, pendard. Comment te portes-tu ?*

– On ne peut mieux, mon bon seigneur.

– *Bien, bien, j'en suis fort aise.*

Nicolas adore délirer moyenâgeux et goûte les dépravés

qui ont du vocabulaire. Il apprécie ma compagnie, et me le prouve une fois de plus :

– *J'envisage un périple à Lutèce, jeune écuyer, pour aller chercher des épices chez mon fournisseur attitré. En es-tu ? Il y a festolement à la clé !*

– Je n'ai plus une seule piécette en bourse...

– *Il ne s'agit pas d'argent, mange-merde ! Tous les frais sont à ma charge, et tu seras même payé pour peser, couper, emballer. Dès cet après-midi d'ailleurs. Il me reste quelques provisions qu'il me faut distribuer en ville, et demain, nous partons pour Paris, n'est-ce pas un admirable programme ?*

– On y va en Jag ?

– *En train, exigeante créature. Nous nous mêlerons à la populace.*

– Mais le retour, impétueux souverain ? N'est-ce pas aventureux ?

– *Petit pleutre ! Nous voyagerons avec André. Il rentre chez lui pour un dimanche en famille. Ce sage étudiant nous véhiculera dans la Mercedes de son père. Royal, avoue-le.*

– La vieille Mercedes ? Ah ben c'est discret...

– *Bon, tu viens ou pas ?*

– Je mange et j'arrive.

Je raccroche et relève le nez. Devant la gazinière, ma mère tourne une cuillère dans une casserole, veut me faire croire qu'elle n'a pas écouté. Je lui mens. Je vais deux jours à Paris et cela ne lui coûtera pas un sou. Nicolas tient à me présenter un ami, bien placé dans une agence de publicité, et la pub, en fait, ça ne me déplairait pas. Pas besoin de diplôme. C'est

moi qui écris les paroles ordurières de notre chanteur, je suis bien capable de pondre : « *Benco instantané, Benco en granulés* ». Non ? C'est peut-être une chance à saisir. Ne m'a-t-elle pas conseillé de m'ouvrir de nouveaux horizons, ou un truc comme ça ? Elle peut se passer de moi pendant deux ou trois jours ? Ce soir je dors chez Nicolas car nous partirons demain aux aurores...

– Maintenant c'est trois jours ?

Mais je sais que c'est gagné. Elle baisse le gaz, passe devant moi en hochant la tête, et ouvre le tiroir du secrétaire dans lequel elle range son porte-monnaie.

En me tendant deux billets de cent francs, elle est catégorique : Nicolas est une bonne fréquentation.

* * *

L'idée que ma mère puisse me faire confiance me fait honte... Je presse le pas sous le gris mat du ciel, traverse le parking derrière l'école, et je m'arrête le temps d'allumer une Marlboro... Je vais pour m'engager dans l'escalier à ciel ouvert qui plonge sur la tour de Nicolas quand on siffle fort sur ma droite.

À l'angle du bâtiment « Les Merles », les frères Ascensio se font des passes avec un ballon de foot dégonflé devant Olivier et Myriam enlacés sur le banc. Préoccupé, je ne les avais pas remarqués. C'est Olivier qui a sifflé – champion du « spécial quatre doigts dans la bouche » – et il s'est levé maintenant, et il me fait signe d'approcher.